

« Le Pays dans la gorge »

Marcel Fortin

Number 63, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27983ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, M. (1992). Review of [« Le Pays dans la gorge »]. *Jeu*, (63), 111–113.

québécoise revient sans doute au scénographe Jean Hazel qui a installé, de guingois sur la scène, un mur immense d'aspect baroque, dispositif scénique totalement intégré à la dynamique de la mise en scène. C'est dans les hauteurs de ce mur, véritable lieu de l'action, près du vitrail d'une lucarne percée dans le mur, que Steve ira se percher à plusieurs reprises au cours de la pièce. L'angle de vision du spectateur, dont le regard est orienté vers le haut, favorise l'élévation de la quête du héros. On comprend en effet que Steve aspire à une très grande liberté, laquelle lui est dictée par des sentiments, des aspirations et des besoins hérités de son enfance. En d'autres mots, on parvient ici à dépasser l'anecdote papalarde pour atteindre une certaine profondeur.

Gill Champagne s'est efforcé de composer une finale plus ouverte que celle que suggère l'auteur : Steve grimpe tout en haut de son mur et saute, par derrière. Ainsi, une fois que le cordon parental aura été coupé, qu'il aura réglé ses problèmes avec son père (bien que l'on ne comprenne toujours pas comment), le jeune homme peut enfin être libre et prendre son envol. Sans plus.

Lynda Burgoyne

Jack Robitaille et Jules Philip dans la mise en scène du *Faucon* par Gill Champagne : «le plus grand mérite de la production québécoise revient sans doute au scénographe Jean Hazel, qui a installé, de guingois sur la scène, un mur immense d'aspect baroque, dispositif totalement intégré à la dynamique de la mise en scène». Photo : Daniel Mallard.

«Le Pays dans la gorge»

Texte de Simon Fortin. Mise en scène : Serge Denoncourt; décor : Louise Campeau; costumes : François Barbeau; éclairages : Jocelyn Proulx. Avec Catherine Bégin (Emma), Lyne Fortin, soprano (Èva), Nicole Leblanc (Cornélia), Claude Prigent (Frédéric Gye), Claude Soucy, pianiste et Janine Sutto (reine Victoria). Production du Théâtre Populaire du Québec, présentée à la maison de la culture Frontenac du 16 au 25 janvier, et en tournée provinciale du 29 janvier au 15 mars 1992.

Rendez-vous de l'histoire et du théâtre

J'ai toujours été sceptique devant la création dramatique qui puise ses sujets dans l'Histoire, qui s'inspire de la vie des illustres personnages du passé. Je ne peux jamais me résoudre à accepter que quelques scènes, deux actes, une pièce de théâtre suffise à régler le sort de toute une vie. Il y a quelque chose de gênant dans une entreprise qui s'emploie à reconstituer à la scène l'itinéraire d'un homme ou d'une femme qui, par sa personnalité ou ses actions, a marqué le destin d'une collectivité ou éveillé la conscience de ses contemporains. C'est que l'Histoire au théâtre, c'est-à-dire la reconstruction dans une forme dramatique et un code esthétique d'un discours idéologique sur le passé, place le dramaturge devant une alternative qui exclut toute neutralité, toute objectivité. Comme le regard que pose le créateur sur le passé n'est pas soumis *a priori* à la méthode scientifique, son acte s'inscrit délibérément contre l'Histoire ou en sa faveur. Profanateur ou thuriféraire de l'Histoire aux yeux de ses contemporains, l'auteur dramatique qui choisit d'interroger le passé s'expose à toutes les controverses s'il néglige de situer son projet dans l'ordre de l'imaginaire.

C'est visiblement davantage avec le désir de contester un mythe que de contribuer à la recon-

naissance d'une artiste que le jeune auteur dramatique, Simon Fortin, a porté à la scène sa version personnelle de la vie de la célèbre cantatrice canadienne Emma Albani, née Lajeunesse à Chambly au milieu du XIX^e siècle. Loin de prétendre reconstituer minutieusement les principales étapes de la glorieuse carrière de notre première star de réputation internationale, ni tracer un portrait fidèle de la femme derrière le mythe, l'auteur plonge dans la petite histoire de l'art lyrique, scrute les contradictions d'un itinéraire singulier pour mieux interroger les rapports entre l'art et le pouvoir. Privilégiant un travail proprement dramaturgique sur lequel il tisse en filigrane les paramètres d'une réflexion sur le sens de la création artistique, Fortin prend avec la biographie de l'artiste des libertés qui ont le bonheur de faire éclater l'étouffant carcan de la vérité historique pour atteindre la vérité dramatique, la seule susceptible de transformer ces fantômes du passé en personnages de théâtre, de convertir les faits en situations dramatiques.

Certes, la proposition textuelle dessine avec vigueur des personnages bien campés dans des situations suffisamment efficaces pour servir le propos apparent de la pièce : l'évocation d'une vie d'artiste célèbre. Mais la succession des épisodes qui illustrent les hauts et les bas de la vie de la diva, depuis son départ pour Londres jusqu'aux dernières années de son existence, traversées par les difficultés financières, ne parvient pas à dépasser le cadre anecdotique, reléguant ainsi en coulisse les véritables enjeux de la pièce, à savoir le questionnement sur l'art et l'exil auquel le titre nous convie.

Il faut bien reconnaître que le personnage d'Albani, lequel constitue un sujet inédit au théâtre et une matière riche de résonances tout actuelles, n'apparaît être à toutes fins utiles qu'un prétexte pour illustrer deux visions opposées de l'art : l'une superficielle, faite de mondanités et de compromissions, l'autre authentique, liée au renoncement et à l'intégrité. Et bien sûr, sur le terrain de l'art où s'affrontent les deux sœurs



«Sur le terrain de l'art où s'affrontent les deux sœurs héroïnes, celle qui triomphe ici sous les projecteurs, c'est Cornélia.» Dans l'ordre habituel, Nicole Leblanc (Cornélia) et Catherine Bégin (Emma Albani). *Le Pays dans la gorge* de Simon Fortin, mis en scène par Serge Denoncourt. Photo : Robert Etcheverry.

héroïnes, celle qui triomphe ici sous les projecteurs, c'est Cornélia. Dans la fiction théâtrale, c'est elle qui contrôle le récit des épisodes de la vie de la diva, c'est elle qui séduit le fils du patron du Covent Garden et qui vole la vedette auprès de la royale Victoria. Et c'est surtout elle qui a manifestement le pays dans la gorge lorsque à la fin de sa vie, elle dessille dérisoirement les yeux devant l'absurdité de son abnégation. Plus qu'Emma, qui se contente de se réfugier dans cette laconique réplique, dite sur un ton méprisant : «Mon pays, c'est l'art» pour justifier son refus de renouer avec ses origines, Cornélia révèle par son silence tourmenté tout le drame intérieur de l'artiste exilée, pour qui l'art est la seule vraie patrie.

Malgré les bonnes intentions de l'auteur d'offrir à une artiste qui a vécu à l'ombre de la gloire l'opportunité de prendre sa revanche sur l'histoire, *le Pays dans la gorge*, première création québécoise du T.P.Q. depuis onze ans, ne risque pas de soulever une controverse auprès des admirateurs de la diva, pas plus que chez les spectateurs qui ont découvert une idole du passé. Séduit par l'efficacité de la mise en scène de Serge Denoncourt, touché par le jeu nuancé de Nicole Leblanc (Cornélia), ravi par la prestance de Catherine Bégin (Emma), amusé par l'hilarante composition de Janine Sutto (reine Victoria) et charmé par la gracieuse voix de Lyne Fortin (Éva) qui interprétait les airs célèbres d'Albani, le public de 1992 aura pu se rendre compte que les rendez-vous de l'histoire et du théâtre produisent encore d'honnêtes divertissements comme en réclamaient les bourgeois, il y a un siècle.

Marcel Fortin

«Les Souliers vernis»

Texte de Léo Lévesque. Mise en scène et conseiller à l'écriture : Pierre-André Fournier; assistance à la mise en scène : Catherine Doré; composition musicale et design sonore : André Lacombe; décor et accessoires : Daniel Landry; costumes : Josée Boisvert, assistée de Jacqueline Rousseau; éclairages : Luc Prairie. Avec Line Beaulieu, Marie-Hélène Berthiaume, Gilles Boisvert, Pierre Colin, Nathalie Coupal, Aubert Gélinas, Marc Gélinas, Alain Gendreau, Robert J.A. Paquette, Luc Senay et Daphnée Viens. Production de Propulsion Scène, présentée au Restaurant-théâtre la Licorne du 12 au 30 mars 1992.

Une révolte en noir et blanc ou les méfaits d'une conscience sociale coupable

Une scène noire. Aux extrémités gauche et droite de l'arrière-scène : deux panneaux formés d'un fin treillis métallique fixé à un cadre noir; ces panneaux glisseront avec légèreté sur le plancher, découpant l'espace scénique de diverses façons. Au plafond, juste au-dessus de chacun de ces rideaux rigides : plusieurs *spots* étroitement juxtaposés dont les colonnes de lumière évoquent les barreaux d'un lieu carcéral. Entre les deux écrans, des formes de fauteuils drapés de velours noir de chaque côté d'un étroit plancher surélevé à l'arrière : on apprendra bientôt qu'il s'agit de l'intérieur d'une camionnette. Derrière l'écran de droite, des niches s'allumeront au fil de la pièce, comme des fenêtres dans la nuit, et accueilleront divers personnages. La scène est très sombre; les seules taches claires viennent de *spots* éclairant d'une lumière crue certains personnages et d'une structure tubulaire en aluminium fixée au mur de gauche, emblématique, elle aussi, d'un lieu carcéral. Une scène noire et blanche, sans nuances, comme une certaine vision de l'univers du bien et du mal. Dans la salle, à droite, derrière les spectateurs, une colonne carrée faite de quatre tuyaux minces supportant, à une hauteur d'environ trois mètres, le plancher